

XYZ. La revue de la nouvelle

Le temple du jaguar

Julie Keith



Number 51, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4613ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Keith, J. (1997). Le temple du jaguar. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (51), 67–85.

Le temple du jaguar

Julie Keith

On avait mis Beth en garde à propos de l'eau, des salades. Pas même une brosse à dents humide, lui avait-on fermement recommandé. Est-ce que cela importait, alors, qu'elle mâchouillât les glaçons de son verre — un affreux whisky local — pendant que le maire de la ville et le président d'autre chose prononçaient ces ennuyeux discours et que les dignitaires se pressaient dans la salle de réception dorée, en se faisant des accolades, en se donnant même des baisers ? Mâchouillant ses glaçons envers et contre tous, Beth coula une œillade à Bob qui réagit en posant une main sur son épaule. La main pesait lourdement, comme une menace. Un avertissement. Elle ne devait pas faire de scène. Mais la réponse à sa question, si elle l'avait posée, aurait été oui. Cela importait.

« On » avait su de quoi on parlait — du moins à propos de l'eau —, et les conséquences ne se firent pas attendre. La nuit même, pendant que Bob dormait, Beth fit la navette entre la chambre et la salle de bains, vomissant tout : le repas qu'elle n'avait pas tellement apprécié, le vin et le whisky local bu pour tromper l'ennui de cette soirée. À genoux sur les carreaux humides, pour la cinquième ou sixième fois peut-être, elle eut, avec un désespoir puéril, l'impression que la nuit n'aurait jamais de fin. Il y eut évidemment une fin, et Beth se retrouva le lendemain matin avec tous les autres dans la salle d'attente de l'aéroport à écouter le maire faire un autre discours.

Il n'aurait pas été convenable de décevoir ces gens. C'est l'argument que Bob avait utilisé pour la convaincre. Lui-même déployait toute son énergie, se concentrant sur le maire, afin de conclure le meilleur marché possible. Et elle, Beth, devait se

reprendre en main. Ces gens étaient vraiment très contrariés quand on s'empoisonnait avec leur eau ou leur nourriture. Cela les humiliait. De plus, toute cette excursion avait été organisée pour la délégation de la compagnie. Beth n'aurait qu'à faire acte de présence.

« Allons, chou », dit-il enfin, jetant un bras massif sur son épaule.

C'était sa façon à lui de supplier.

Dans l'insipide lumière de l'aube, son visage, tandis qu'il la regardait, avait pris un aspect presque monolithique, comme si les traits en avaient été gommés. Le bras écrasait Beth — comme un joug, pensa-t-elle alors — mais elle hocha la tête, précisant seulement qu'elle ne mangerait pas.

« Parfait, approuva Bob. Quand rien n'entre, rien ne sort. »

Il éclata de rire et lui serra l'épaule une dernière fois.

À présent, dans le salon des VIP sans fenêtre et au sol recouvert de moquette, parmi les odeurs de nettoyeurs et de café, ils attendaient tous avec patience — grands Canadiens pâles à côté de leurs hôtes plus trapus et plus sombres — pendant que, comme un moulin à paroles, le maire leur promettait à tous une journée fantastique, une excursion inoubliable.

Il se balançait en parlant et son visage rond se boursoufflait en grimaces et en sourires. Ces cités anciennes, les assura-t-il, étaient les merveilles du monde occidental. Pendant qu'il parlait, une de ses secrétaires circulait en offrant du café aux membres du groupe.

« La maîtresse du maire, murmura la voix du président plus ou moins dans l'oreille de Beth, de sorte qu'elle pouvait sentir la chaleur de son souffle. Sa poule », insista-t-il.

Et, en effet, avec son maquillage agressif — extravagant dans la lumière du matin —, sa robe verte moulante et ses talons aiguilles, cette femme n'avait rien d'une épouse légitime. Il n'était pourtant pas facile de savoir qui était quoi dans ce monde, particulièrement ici. Beth jeta un coup d'œil en direc-

tion de la femme du maire assise sur un canapé avec deux autres dames de l'endroit. Bien que la pièce fût assez fraîche, toutes trois s'éventaient vigoureusement en attendant que le discours prenne fin. Les éventails étaient réels ; Beth pouvait imaginer le léger remuement de l'air produit par chacun d'eux. La patience était de façon si évidente la vertu pratiquée par ces femmes que Beth ne put s'empêcher d'éprouver une soudaine admiration pour la flamboyance de la secrétaire du maire.

« Vous allez voir le célèbre Temple du Jaguar, annonça ce dernier. Les Mayas étaient un peuple très religieux... ils construisaient toujours leurs temples deux fois... »

Rayonnant, il hocha la tête devant son auditoire.

Le guide que Beth avait consulté subrepticement offrait davantage de précisions sur le sujet.

Les temples de Tikal furent construits et détruits puis reconstruits sur les mêmes fondations un nombre incalculable de fois. Il semble que la culture maya s'épanouissait et s'effondrait au rythme de la vie de ses chefs, qui étaient peut-être les grands-prêtres. Il y eut peut-être aussi des dynasties...

Le maire était encore à s'exalter quand les fusils firent feu. Par la suite, Beth ne comprit pas pourquoi elle avait regardé vers la porte à ce moment précis. C'était un moment ordinaire. Les gardes se tenaient juste à l'extérieur de la pièce, comme ils l'avaient fait à toutes les autres occasions. Des gens franchissaient le seuil ; la plupart étaient pressés. Pendant qu'elle regardait, les bras des gardes s'abaissèrent brusquement et la crosse de leurs fusils se leva. Comme un passage à niveau, c'est la dernière pensée qui traversa l'esprit de Beth avant qu'éclate un son perçant de pétarade et que les dos des gardes obstruent soudain l'entrée. À l'intérieur de la salle, personne ne bougea. Personne ne parla. La bouche du maire demeura gelée autour d'une de ses promesses. On entendit une autre pétarade — Beth aurait imaginé un bruit beaucoup plus violent pour des

coups de feu —, puis un seul long cri. Ensuite, les portes furent claquées, comme si le cri en lui-même constituait une offense et, autour de Beth, les voix s'élevèrent en un bourdonnement excité.

Un instant plus tard, les portes se rouvrirent brièvement pour laisser passer un petit homme vêtu d'un costume de safari blanc. Le petit homme regarda une fois autour de lui d'un air méchant, puis il se fraya un chemin dans la foule, évitant les questions, jusqu'à ce qu'il ait rejoint le maire qui l'agrippa aussitôt par les épaules et le secoua comme s'il voulait en extraire des renseignements.

Les deux hommes parlaient en même temps, gesticulant avec frénésie sous le regard attentif de Bob. Les dépassant tous les deux de plus d'une tête, il suivait leur discussion comme un grand frère. Pour finir, le maire fit un pas en arrière et leva les mains pour obtenir le silence. Appuyant sa demande, Bob et le petit homme jetèrent au groupe un regard sévère du haut de leur hauteur respective.

Quand la clameur se fut tue, le maire joignit ses mains levées dans une attitude de suppliant.

« Il n'y a aucun problème, cria-t-il, tordant ses mains pour que chacun les voie, présentant soudain ses paumes à la foule. Aucun problème, continua-t-il. Nous allons partir très bientôt. Un déplorable incident. »

Il jeta un coup d'œil au petit homme et ils parurent prendre tacitement une décision.

« S'il vous plaît, nous allons partir maintenant. Vous ne regretterez pas votre journée. Vous verrez beaucoup de choses. L'histoire de notre pays est fascinante... »

Les gens commencèrent à se diriger en foule vers la sortie. Beth s'arrangea pour suivre le large dos de Bob. Et pendant que les derniers invités sortaient dans la lumière du matin, on pouvait entendre la voix sonore de la secrétaire du maire qui souhaitait à tous une journée agréable.

« Mais on a tiré sur quelqu'un, dit Beth à Bob pendant qu'ils marchaient d'un pas irrégulier le long de l'aile du DC3. Ils ont crié.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse ? »

Bob marchait la tête légèrement inclinée — il était trop grand pour se tenir droit —, et ses yeux se promenaient au-dessus de la tête de Beth pour voir comment allait se dérouler l'assignation des places. Et, tout en se laissant guider vers un siège près du hublot, elle dut bien admettre qu'il avait raison, qu'il n'y avait en effet pas grand-chose qu'elle ou lui pouvaient faire. D'un mouvement de la tête, il lui indiqua qu'il allait changer de place et elle hocha la tête en silence pour signifier qu'elle était d'accord. Les choses, semblait-il, se terminaient toujours ainsi. Il fallait toujours que Bob s'occupe de quelque détail administratif, qu'il aille régler quelque problème.

Elle venait juste de sortir le guide de son sac lorsque le président se laissa lourdement tomber dans le siège à côté d'elle.

« Jolie fille toute seule, dit-il en tâtonnant la ceinture puis en la bouclant. Quelle journée, hein ? Ça arrive tout le temps dans ces pays. »

Il posa sa main sur celle de Beth.

« Aucune discipline, continua-t-il en gloussant avec complaisance. Les Britanniques savent comment agir avec eux. N'armez pas leur police... »

Il lâcha sa main lorsque l'avion s'ébranla puis commença à rouler de façon régulière.

« Confidentiellement, ça ne va pas être de la tarte, ici... j'peux pas dire que ça m'enchant, mais votre jeune mari a tout ce qu'il faut pour faire le travail... »

— J' imagine », répondit Beth.

Le président mentionnait souvent la jeunesse de Bob tandis que, et à peu près sur le même ton, celui-ci parlait toujours du président comme d'un « grand et vieux bonhomme ». Ils se tombaient mutuellement sur les nerfs. Ils s'aimaient bien, pourtant. C'est ce que tout le monde disait. Après tout, le président

n'avait-il pas plus ou moins choisi Bob comme successeur ? Tout le monde le disait aussi, avec différents degrés d'envie ou de pessimisme. C'était peut-être pour ça que le président décidait si souvent — trois ou quatre fois depuis quelques jours — de s'asseoir à côté de Beth. Elle ne recherchait pas ce genre de privilège. Elle était fatiguée de se faire tapoter la main et, de plus, le président aimait s'écouter parler. En fait, c'est seulement après que le rugissement de l'envol de l'appareil eut réduit le président au silence que Beth put s'arranger pour commencer à lire.

Dans cette étroite bande de terre entre deux océans, les Mayas ont façonné une civilisation remarquable par son rituel et son organisation, de même que pour la splendeur de ses villes. Des photos à l'infra-rouge prises à partir de satellites montrent un réseau de canaux d'irrigation à présent ensevelis sous une jungle qui s'étire du nord au sud et d'une rive à l'autre à travers...

Le DC3 prenait son essor. Il avait déjà grimpé au-dessus des collines brunâtres qui cernaient la ville et, dans un lent balancement, il se dirigeait vers le nord. Depuis son hublot, Beth s'efforçait d'apercevoir l'océan, n'importe quel océan. Elle voulait une frontière. Elle voulait que ce pays où les fusils se mettent à tirer à l'aéroport et où boire un simple verre rend malade et donne la fièvre soit délimité d'une façon ou d'une autre. Mais bien qu'elle ne cessât de scruter le paysage, elle ne vit aucune bordure. Le plissement de collines au-dessous devint graduellement plus entrelacé, les vallées se firent plus profondes et plus sombres jusqu'à ce que la couleur de la terre elle-même commençât à changer. D'abord un vert pâle et égal, puis une teinte plus riche, un vert tropical intense.

La jungle a recouvert Tikal et ses villes sœurs pendant plus de dix siècles. Tous les sites ont été abandonnés vers l'an 900 après Jésus-Christ. Il n'existe aucune preuve...

La main du président tapotait maintenant son bras. Elle pouvait sentir son haleine de vieillard — menthe poivrée.

« À présent, écoutez-moi, ma chère, je ne veux pas que vous vous inquiétiez... »

— Ne pas m'inquiéter ? répéta Beth. Ne pas m'inquiéter ? Je suppose qu'à votre tour, vous et Bob allez juste abattre deux ou trois autres types ? »

Surpris, le président haussa ses sourcils gris métal.

« Maintenant, écoutez, ma chère, dit-il sur le ton indulgent mais réprobateur que l'on utilise avec un enfant dont on a accepté la présence dans une expédition d'adultes. Écoutez, ma chère, d'habitude, vous n'êtes pas une femme sarcastique... Il n'est pas bon d'accorder trop d'attention à ces choses dans un pays comme celui-ci. Mon Dieu, je me rappelle, du vivant de Laura... »

Pendant qu'il parlait, elle parvint à libérer son bras en levant la main pour en presser la paume contre le hublot. L'empreinte vaporeuse s'évanouit en quelques secondes. Mais la fraîcheur de la vitre était divine sur sa peau brûlante. Sans aucun doute, Beth avait de la fièvre en même temps que ce mal de tête diffus, qui semblait ne pas vouloir s'atténuer.

Loin au-dessous d'eux, elle pouvait maintenant distinguer, en faisant de gros efforts, le ruban étroit et brun d'une autoroute qui montait et descendait autour des montagnes vertes de la jungle. Râpeuse, la voix du président était comme un écho du bourdonnement du moteur. Et Beth ressentit soudain l'absence de son mari d'une façon aiguë, démesurée, comme s'il était mort jeune en la laissant toute seule. Bob, avait-elle envie de lui dire en se pressant amicalement contre son bras solide. Bob, regarde. C'est comme la légende d'une autoroute. Elle aurait aimé lui dire ces paroles, à lui ou à quelqu'un d'autre, mais pas au président. Un sentier pour les pèlerins et pour les guerriers. D'un air rêveur, elle tourna une page de son guide.

Les temples de Tikal ont été construits pour vénérer les dieux et leur offrir des sacrifices. Les victimes étaient attachées, les bras liés à

leurs jambes comme le montrent les dessins gravés sur les parois des temples, et elles étaient abattues sur les plus hautes plates-formes. On croit que les prêtres sacrifiaient les prisonniers de guerre en leur tranchant la gorge...

Je veux mourir. Comme une bulle, la pensée monta à la surface de sa conscience et éclata. Beth s'arrêta un instant de lire, cligna les yeux, puis reprit sa lecture.

L'avion se posa sur une piste unique, roula dans un fracas de tonnerre à proximité de quelques hangars dont l'un portait l'inscription *beba Coca-Cola* peinte sur un côté, puis décéléra par à-coups jusqu'à l'arrêt final au bout de la piste.

Beth poursuivit sa lecture dans le minibus.

Seulement un seizième de Tikal a déjà été excavé. En vérité, comme c'est le cas pour la plupart des villes mayas de l'Antiquité, la plus grande partie de ses trésors est enfouie, encore intouchée, sous la jungle.

Les mots sautèrent devant ses yeux et elle les leva au moment même où le minibus s'engageait dans la jungle. Très haut au-dessus de la route, les arbres joignaient maintenant leur cime pour former une voûte géante. « C'est tellement sombre », murmura une des femmes. Des murmures lui répondirent. Le minibus bondissait et oscillait. À l'intérieur du véhicule, la chaleur était de plus en plus intense.

« C'est la jungle », annonça l'accompagnateur.

Personne d'autre ne parla.

Après cinq autres minutes, le minibus quitta la route en cahotant et s'arrêta dans une clairière. Le soleil ne parvenait toutefois pas encore à rejoindre les passagers qui s'extrayaient du véhicule.

« Ça aurait été plus confortable dans un tank Sherman », grommela le président. Beth remarqua qu'il se massait les épaules.

les et qu'il ne réussit que graduellement à se redresser à sa taille normale. Debout, là, dans la clairière, il avait l'air d'un vieillard.

Au-dessus d'eux, dans l'espace haut et sombre, un bruissement de feuilles : un oiseau s'envola, puis un autre. À l'autre bout de la clairière, un mur de pierre se dressait derrière les arbres. Était-ce là leur but ?

Mais, comme Beth s'en aperçut lorsqu'ils traversèrent la clairière, ce n'était pas un mur. L'accompagnateur les conduisit vers l'arrière d'un édifice. Ils se mirent en file sur un sentier longeant la façade rude et poreuse, puis contournèrent un angle et la jungle disparut soudain. Devant eux s'étalait un immense espace gazonné, plus vaste qu'un terrain de football. Des temples de pierre se dressaient à chacune de ses extrémités, dominant la jungle qui les entourait. Des bâtisses construites dans la même pierre grise bordaient l'un des côtés du champ. L'autre côté aboutissait en une suite de terrasses de pierre derrière lesquelles Beth aperçut d'autres temples. Cette place ancienne réduisait la jungle à un arrière-plan vert, d'aspect engageant. Quelques autres personnes, des touristes comme eux, encombrés d'appareils photo et de sacs de toile, se promenaient ou s'asseyaient sur les terrasses en levant les yeux vers les temples.

Lentement, leur groupe se mit à avancer dans l'herbe ensoleillée. À quelle époque était-ce ? se demanda Beth, essayant de situer la ville dans le temps tout en foulant l'herbe spongieuse. Au début du Moyen Âge ? Elle trouva la réponse dans son guide.

Dans les cités des anciens Mayas, tous les édifices sont âgés d'environ mille ans.

Et pourtant, peut-être parce que son histoire n'était pas écrite, parce qu'on ne savait rien d'elle, cette ville semblait plus vieille. Infiniment plus vieille.

Le soleil frappait dur sur la tête de Beth et elle fut étourdie un instant pendant qu'elle marchait. Elle se sentait pourtant

indiscutablement mieux. Peut-être l'humidité avait-elle lessivé la maladie hors d'elle... l'air de la jungle qui s'était refermé sur eux lorsqu'ils avaient émergé de l'avion, un air si chargé d'eau qu'on aurait dit qu'ils se mouvaient sous la surface d'un lac. Ou c'était peut-être l'accompagnateur qui l'avait guérie.

Pendant qu'on servait à manger aux autres dans l'un des hangars, il lui avait apporté une tasse de thé fumant. « Giroflier », lui avait-il expliqué. « C'est thé marvailloux. » Elle l'avait bu jusqu'à la dernière goutte, les yeux mi-clos, la tête abandonnée dans la vapeur âcre. *C'était* peut-être le thé, dont les pouvoirs magiques se répandaient à présent dans l'ancienne cité.

Devant elle, le groupe s'arrêta et entoura l'accompagnateur.

« Ici ! cria-t-il, levant ses bras étendus dans un geste d'extase. Ici le célèbre Temple du Jaguar ! »

Les pierres grises s'élevaient derrière lui en formant un escalier gigantesque, déraisonnablement escarpé.

« Deux cent trente pieds haut », annonça l'accompagnateur.

À mi-chemin vers le sommet, un touriste esseulé s'accrochait aux rangées de pierres. Au sommet, une étroite plate-forme entourant une hutte construite dans la même pierre couronnait le temple. Beth distingua une porte au milieu de la hutte, noire comme l'entrée d'une grotte.

Au sommet de l'escalier, les grands-prêtres attendaient la procession qui grimpait en portant les victimes. Là, les chefs offraient des sacrifices aux dieux mayas selon le rituel ancien...

Beth se vit, bras liés, attendant sur la plate-forme, seule devant la foule. Tous les yeux étaient braqués sur l'endroit où elle se tenait.

« Ce qui arrivé aux Mayas, pas connu. »

L'accompagnateur haussa les épaules et fit un geste indiquant l'insolvabilité de ce mystère. La sueur coulait de ses cheveux hérissés.

« Toutes les choses finir, non ? »

Il haussa de nouveau les épaules. La peste, la famine et la guerre, avait-il l'air de sous-entendre. Ou juste le banal ennui. Combien de fois peut-on jeter à terre et reconstruire le même temple ? À la fin, il est pour les touristes.

« Et maintenant, si vous désirez, nous grimper le temple, le Temple du Jaguar... comme les prêtres anciens ? »

Il jeta un coup d'œil à son groupe. Les dames, agitant gentiment leurs éventails, secouèrent la tête à l'unisson. Trop chaud. Trop raide. Quelques hommes acceptèrent de tenir compagnie aux femmes tandis que d'autres s'avancèrent pour être comptés. Contre toute attente, Bob fit signe que non.

« Je n'aime pas les hauteurs... le vertige, on appelle ça. Ça ne me dérange pas de skier, mais ce genre de truc... »

Il éclata d'un rire sonore, mais Beth vit sa nuque rougir. Je devrais rester avec lui, se dit-elle. C'est ce à quoi il s'attend. Mais j'ai envie de monter au sommet, insista une autre voix à l'intérieur d'elle. Elle leva les yeux vers l'accompagnateur et hocha la tête avant qu'en elle la voix de l'épouse offensée ait le temps de la contredire.

« Je n'aurai plus jamais cette chance, expliqua-t-elle à Bob pour se justifier. C'est une telle chance... »

Bob la regarda une seconde, puis il détourna les yeux.

« Parfait, dit-il. C'est un endroit fantastique ! »

Le président rattrapa Beth au pied du Temple du Jaguar.

« Vous ne manquez pas de cran, lui dit-il. Je me sens comme ça, moi aussi. La dernière chance. »

Elle le regarda avec surprise, mais il avait les yeux levés vers leur but. Les marches étaient raides et hautes, presque un pied chacune. Une chaîne, fixée dans la pierre par des rivets de fer, divisait l'escalier et servait de rampe. Les marches elles-mêmes étaient ébréchées et usées, brisées par endroits. D'où elle était, Beth n'arrivait plus à voir la porte au sommet. Il y eut un moment d'hésitation. Qui monterait en premier ? Ils étaient six à avoir décidé de faire l'ascension. L'accompagnateur, Beth et le président, deux autres hommes de la compagnie, sans doute

déterminés à tirer le maximum du voyage, et le maire lui-même, qui avait peut-être senti que les règles de l'hospitalité l'exigeaient. C'est lui qui entreprit l'ascension, rampant prudemment marche après marche vers le haut, agrippant tour à tour la chaîne et la marche devant lui. Beth montait après les deux hommes de la compagnie. Elle était suivie du président et de leur guide. La chaîne sinueuse lui parut précaire et, après les deux premières marches, elle préféra monter de côté, loin de la chaîne, là où les marches étaient moins usées. À présent, comme un animal, elle était capable de grimper à quatre pattes. Elle continua son ascension sans s'arrêter ni regarder en arrière, au rythme régulier d'un chien trotinant, jusqu'à ce que, à bout de souffle mais triomphante, elle puisse se hisser sur la plate-forme.

Le maire lui tendit la main pour l'aider à se redresser. Derrière lui, les deux autres avançaient la tête comme des enfants craintifs depuis la porte pour scruter l'intérieur de la hutte. Celle-ci n'avait que cinq pieds de haut. Beth se baissa et avança dans le noir. Elle entendit derrière elle un bruit de respiration sifflante et le raclement de talons sur la pierre.

« Toute une montée », dit le président, essoufflé.

Dans les ténèbres, sa voix semblait plaintive.

De nouveaux raclements se firent entendre.

« Très noir, non ? »

C'était le guide. Puis, un déclic et un cercle de lumière jaune éclaira les contours d'un jaguar couché sur la paroi. Il avait été là tout le temps. La lumière se déplaça aux alentours et un deuxième jaguar rôda sur le mur opposé.

« Ils sont deux ! déclara le guide. Pour les Mayas, le jaguar être symbole du pouvoir, de la force et du pouvoir. »

Il éteignit la lampe de poche. On entendit en direction de la porte un bruit de pieds qui se traînaient et une âpre odeur de sueur envahit soudain les ténèbres. L'odeur de la peur humaine, abjecte et douloureuse, une ultime manifestation peut-être... et Beth songea de nouveau aux anciennes victimes.

En sortant, elle prit une longue inspiration puis, à la suite des autres, elle longea prudemment le mur de pierre de la hutte. Regarder en bas se révéla insupportable, car le vide était là, attendant qu'on y tombe. Le panorama lui enleva cependant sa peur. Au-dessus des cimes des arbres — une couche d'un vert mousseux percée çà et là par les sommets d'autres temples —, la jungle s'étalait pendant des milles et des milles. Comme les prêtres d'autrefois, détachés de tout, ils observaient le monde au-dessous, les petites silhouettes qui se mouvaient, l'herbe, les temples de moindre importance.

Ça devait être comme ça. Cette vue extraordinaire, divine, appartenait désormais à Beth. Cette vue qui ne pouvait appartenir qu'à un prêtre. C'était préférable d'être un prêtre. Bien préférable. Posséder le pouvoir et l'indifférence. Elle inspira profondément encore une fois, sentant sa cage thoracique se dilater.

Au delà des terrasses, ils aperçurent une autre place entourée d'autres temples. C'était donc une grande cité. Beth en sentit soudain l'importance, imagina la foule de gens qui bougeaient dans ces quadrilatères énormes, s'arrêtant près des temples ou pour bavarder sur les terrasses, la vie trépidante et composite d'une ville. L'accompagnateur pointa du doigt une petite cour ouverte au bord de la place la plus éloignée.

« Vous voir ces murs ? C'est pour la joue de balle.

— La joue de balle ? demanda le président en dévisageant le guide par-dessus l'épaule de Beth.

— Le jeu. Le jeu de balle, dit un des autres hommes. C'est ça ? »

Le guide fit signe que oui. Il avait à présent leur attention.

« Oui. Les anciens Mayas, ils jouer aussi joues de balle comme nous. Mais... »

Il leva le doigt et se tut un instant pour intensifier l'aspect dramatique.

« Une différence dans la joue ! L'équipe qui perdre la partie, elle toute touée !

— Tatouée ?

— Tuée, expliqua le maire. Toute tuée. Cela faisait partie du rituel.

— Bon Dieu ! Plutôt brutal comme sport !

— Tu parles d'un jeu ! »

Ils secouèrent tous la tête et recommencèrent à pousser des exclamations en contemplant le panorama.

« Ça valait la peine de grimper... mais je ne serais pas fâché de voir arriver un hélicoptère maintenant », remarqua l'un des hommes de la compagnie.

Jetant un nouveau coup d'œil en bas, Beth sentit la peur lui nouer la gorge. Plusieurs personnes se tenaient au pied de l'escalier, attendant probablement leur tour pour monter.

« C'est temps pour descendre », annonça l'accompagnateur en voyant les gens qui attendaient.

Cette fois, il prit la tête pour montrer la bonne façon de faire. Agrippant la chaîne avec ses deux mains, il reculait marche par marche, le corps presque couché contre les marches. Les deux hommes de la compagnie le suivirent l'un après l'autre. Beth recula du bord, regrettant de ne pas être en sécurité sur l'herbe en bas, ou au moins à mi-chemin vers le sol. Le plus grand des hommes de la compagnie venait juste de descendre la première marche. Il n'était évidemment pas aussi costaud et imposant que Bob, mais c'était quand même un homme grand et lourd. Lorsqu'il agrippa la chaîne, le pieu de fer sembla vaciller légèrement, mais avant que Beth en eût la certitude, il avait déjà lâché la chaîne et descendu une autre marche. Le maire était le suivant. Le président s'avança ensuite et s'agenouilla.

« Je vais être au-dessous de vous, ma chère, dit-il en amorçant la descente. Faites attention. »

Beth hocha la tête, se demandant si son intention était de la rattraper si jamais elle tombait. Cette pensée lui donna envie de rire. Le président l'attrapant au vol et la portant galamment jusqu'au pied de cet invraisemblable escalier. Et elle faillit ne pas voir le pieu le plus haut glisser hors de sa cavité au moment où

la main du président agrippait la chaîne quelques pouces plus bas.

« Prenez garde ! »

Sa voix parut bondir dans l'air vide.

Le président resta figé. Sa main s'ouvrit, lâchant la chaîne perfide. Heureusement pour lui, la plus grande partie de son poids reposa sur ses pieds et après avoir gratté désespérément les marches pendant quelques secondes, il réussit à se retenir, ses doigts s'enfonçant frénétiquement dans les fissures qu'ils rencontraient. Le pieu avec sa longueur de chaîne bascula sur la pierre. Il frappa le maire dans le dos au moment où celui-ci agrippait sa section de la chaîne. Ses mains donnèrent une forte saccade à la chaîne. Le pieu suivant, celui qui se trouvait devant les mains du maire, vacilla maintenant à son tour, puis glissa doucement en dehors de son trou pour rejoindre le premier pieu qui dégringolait l'escalier.

Brusquement privé d'appui, le maire recula dans l'espace en tenant toujours la chaîne traîtresse. Pendant un instant, il resta suspendu dans les airs. Au-dessous de lui, les trois autres hommes se cramponnèrent de côté loin de la trajectoire de la chaîne ; sur le sol, les touristes reculèrent de la base du temple. Chacune de ces choses se passa dans la même séquence de temps lente et démente d'un cauchemar. À présent, le maire tombait, rebondissait sur une marche, tombait de nouveau. Au-dessus de lui, les pieux se dessoudaient un à un, et tout — corps, pieux et chaîne — glissa et roula dans une totale confusion, glissa et roula jusqu'à ce que, dans un dernier rebond horrible, le maire atterrisse dans l'herbe. Le fracas du métal sur la pierre continua pendant une autre seconde, puis un instant de silence absolu emplit la place. Aucun bruit, aucun mouvement. Puis, un mince gémissement émergea de la scène du désastre au-dessous, comme le spectre du chagrin ancien. Soudain, une sorte d'allégresse monta en Beth. Elle l'avait vu, ce saut incroyable. Elle aurait presque souhaité qu'on passe une reprise. Si terrible, cette chute, si excitante... Non, terrible, terrible. Elle secoua la tête.

Terrible. Mais elle avait été tout simplement submergée par l'exaltation qu'elle avait ressentie. La sensation restait floue. Fais attention, se dit-elle. Il y avait le président, toujours accroché aux marches, figé dans cette position. Se laissant tomber sur les mains et les genoux, Beth s'allongea sur le ventre le long de la plate-forme, puis elle lui tendit la main. La main égratignée du président, aux veines gonflées, se referma autour de ses doigts et, tout raide, comme si l'on venait de lui injecter la vieillesse, il regagna la plate-forme en se hissant par-dessus le bord. Ils s'assirent alors côte à côte sur la bordure, comme sur un radeau dans le ciel. Au-dessous d'eux, le corps du maire gisait sous la chaîne enroulée sur elle-même. On aurait dit une poupée tombée dans l'herbe. De partout sur la place, de petites silhouettes apparurent en courant. Quelques faibles cris parvinrent aux oreilles de Beth et du président, mais pas de paroles, et il ne vint à aucun des deux l'idée de descendre. Ils ne formaient plus qu'un, ils se sentaient tous deux comme les derniers survivants.

« Jésus Christ ! » murmura le président qui ajouta, une minute plus tard : « Je déteste être vieux. »

Il parlait d'une voix si blanche que Beth se demanda s'il cherchait du réconfort. Mais elle ne fit aucun mouvement. Ils regardèrent les minuscules silhouettes agenouillées à côté du maire. Après une minute, un des minibus apparut à l'autre extrémité de la place et fonça dans l'herbe.

« Vous n'auriez rien pu faire », remarqua Beth.

Mais il secoua la tête.

« Je déteste vraiment ça, bon sang ! », répéta-t-il.

Et Beth comprit que, habitué au pouvoir, il croyait contre toute évidence que si seulement ses mains avaient été plus fortes, elles auraient pu retenir la chaîne, remettre le pieu dans sa cavité de pierre, et qu'il aurait sauvé le maire.

Les événements de la journée se bousculèrent dans son esprit. Cette journée interminable, étourdissante.

« C'est le destin qui a gagné, je pense, dit-elle — car quelle autre explication pouvait-il y avoir ? »

— Le destin ? Quel destin ? demanda-t-il, furieux.

— La fatalité, expliqua-t-elle. Elle vient par trois, comme on dit. J'ai été malade, vous savez, il y a eu les fusils à l'aéroport, et maintenant, la chaîne s'est brisée. »

Le président préféra ignorer cette analyse.

« Bon Dieu, quel pays ! s'exclama-t-il avec ferveur. Bob doit être fou de vouloir construire une usine ici.

— La main-d'œuvre est bon marché, j'imagine », suggéra Beth.

Elle s'aperçut qu'elle respirait toujours avec difficulté. Elle avait l'impression d'avoir les yeux durs et brillants, comme si sa fièvre était revenue.

« Ça leur donnera peut-être un coup de main », ajouta-t-elle automatiquement.

Elle se demanda comment expliquer cette indifférence qu'elle ressentait. Des victimes partout... mais elle était épargnée.

Au-dessous d'eux, on soulevait le corps du maire pour le mettre à l'arrière du minibus. Chargé comme un vieux matelas.

« Pauvre type. Comment peut-on aider qui que ce soit dans un endroit pareil ? reprit le président en tournant vivement la tête en direction de la hutte. Regardez-moi ce joint. C'est de la folie ! »

Beth se sentit exaspérée. Qu'est-ce qu'il racontait ? C'était la raison qui était folie... pas ceci. Ceci était naturel... le pays violent, les temples érigés à la cruauté, et même l'accident du maire. Le président n'était-il pas capable de le comprendre ? Mais ils étaient sauvés, lui et elle. Des survivants. Cette fois. Parce qu'ils avaient eu de la chance ou parce qu'ils s'étaient bien organisés, peu importe. Elle sentit la pierre presser sur ses cuisses et ses fesses comme pour se rappeler à son souvenir.

« C'est parfaitement naturel », dit-elle d'une voix si différente de celle qui était habituellement la sienne qu'il la regarda d'un air hostile. Elle sentit aussitôt qu'elle avait répondu à quelque question jamais formulée. Le président conclut que la tension lui avait fait perdre la tête. Naturel, vraiment !

Elle n'alla pas plus loin, mais elle aurait pu. La trahison et la mort sont naturelles, aurait-elle pu ajouter. La douleur et la maladie également et peut-être même aussi la nature transitoire de l'amour. Elle sentit tout cela comme une libération, la rupture des liens.

Au-dessous d'eux, les gens tournaient en rond. Elle crut distinguer la femme du maire, l'accompagnateur aux cheveux hérissés, les hommes de la compagnie. Une de ces silhouettes était sûrement celle de son mari. D'où elle se trouvait, elle ne pouvait en être certaine — il était si petit — et cela n'avait, bien sûr, pas vraiment d'importance. Le minibus s'éloignait lentement de la foule.

« Vous vous rendez compte que nous allons devoir redescendre ? » dit le président.

Il la regarda et un autre message scintillait dans ses yeux usés. J'ai peur, je suis vieux, je vais mourir.

« Redescendre », insista-t-il.

Aidez-moi, disaient ses yeux. Un homme ne peut avouer qu'il a peur. Faites-le, vous.

Mais Beth détourna son regard. Elle se sentait enchâssée dans sa nouvelle indifférence de prêtresse. C'est à peine si la voix du président parvenait jusqu'à elle.

« J'imagine que oui », répondit-elle.

Je devrais avoir pitié de lui, pensa-t-elle à contrecœur, et du maire aussi, mais elle était incapable de se rappeler comment on éprouvait de la compassion. Comme cet accident ne lui était pas arrivé à elle, il semblait à présent qu'il n'était pas arrivé du tout. Un moment dramatique et voilà que déjà s'évanouissait la dose d'excitation et d'exaltation reçue aujourd'hui. Le président qui maugréait à ses côtés était comme un enfant agaçant qu'on avait envoyé en excursion avec elle.

Mais une autre pensée lui vint alors. Cette absence de douleur était peut-être éphémère, il ne fallait peut-être pas s'y fier. Et si, en retournant à la terre, elle se glissait de nouveau derrière le vieux masque de soumission, si elle reprenait cette attitude

stupide, impuissante, souffrante dont elle s'était enfin débarrassée ? En grim pant, elle l'avait rejetée. Ou bien c'était le maire qui, en tombant, la lui avait arrachée, ou bien c'était la chaleur et le thé magique, les fusils et la fièvre. Comment savoir ? Son regard plana tel un oiseau sorti de sa cage au-dessus des cimes des arbres, au delà des temples jusqu'à l'orée de la jungle et continua à voler et à voler encore dans le ciel infini.

Le président ne sut pas exactement à quel instant elle s'était levée. Il la vit seulement tout à coup debout devant lui sur la première marche.

« Hé ! Attendez, commen ça-t-il. Il faut que nous... »

Elle inclina la tête vers lui et il vit qu'elle souriait.

« Dans une minute », répondit-elle d'une voix lointaine et patiente avant de se détourner de nouveau.

D'où il était assis, il ne pouvait voir de son visage que la courbe angélique de sa joue, son menton levé comme celui d'un plongeur au bord de la perfection ou de la catastrophe, et rien n'était sûr sinon le plongeon lui-même.

Traduit de l'anglais par Hélène Rioux